



FRANCE

A l'adolescence, tuer le sexisme dans l'œuf

Susciter la parole chez les collégiens pour lutter contre les inégalités filles-garçons et prévenir les violences conjugales, c'est le programme de l'association En avant toute(s). «Libération» a suivi deux intervenantes dans un collège de Seine-Saint-Denis.

REPORTAGE

Par
ELSA MAUDET
Photos **MARIE ROUGE**

Dans les longs couloirs du collège Camille-Claudel de Villepinte (Seine-Saint-Denis), chaque porte a droit à sa petite plaque de rue féministe imprimée sur

une feuille A4. Virginie Despentes, Hubertine Auclert, Monique Wittig, Aïssa Maïga... Les noms de femmes s'égrènent à mesure que le visiteur s'avance. Dans la «salle Adèle-Hae-





nel», on s'affaire. Les élèves de quatrième vont arriver d'une minute à l'autre, il faut installer les chaises en demi-cercle, face au tableau. Le fond de l'air est frais mais la fenêtre reste ouverte: invisible rappel de cette pandémie qui dure.

Ynaée Benaben et Louise Delavier font face à la vingtaine de paires d'yeux braquées sur elles, en silence. Leur association, En avant toute(s), intervient depuis six ans auprès des jeunes, notamment dans le cadre scolaire, pour les sensibiliser aux inégalités filles-garçons et, en creux, aux violences sexistes et conjugales. A l'issue d'un préambule sur les règles d'écoute et de bienveillance à respecter, l'effectif se scinde en deux: les garçons suivent Ynaée, les filles restent là avec Louise. «On fait ça parce qu'on s'est rendu compte que, pour parler de certaines choses, c'est plus facile d'être entre mecs, entre filles, avant de mettre les choses en commun», leur précise la première, énergique brune aux cheveux bouclés, les introduisant ainsi au concept de non-mixité.

«BOUTS DE VIANDE»

Dans la «salle Assa-Traoré», les garçons sont invités à écrire au tableau un mot leur évoquant les relations filles-garçons. L'un d'eux réagit du tac au tac et va noter «couple». Les autres regardent leurs pompes. A 13 ou 14 ans, parler de filles avec des adultes s'apparente à une montée sur l'échafaud. Puis, doucement, la machine se met en route. «Amour», «mariage», «dispute», «amitié», «divorce», «énervement»... Les mots flottent sur la surface blanche. La discussion s'engage sur la jalousie et l'amitié entre filles et garçons. Traîne dans l'air l'idée que les filles, ça ment, ça trompe. Qu'on n'est jamais sûr de rien. La clé pour pouvoir se fier à sa partenaire consiste à la surveiller, la «suivre», la contrôler. «On entend souvent que regarder dans le téléphone est une

marque de confiance», nous indique Ynaée, quand il s'agit surtout d'un puissant levier d'emprise.

Dans la «salle Adèle-Haenel», où échangent les filles, l'ambiance est radicalement différente. «Femme au foyer», «salaire», «attouchements», «patriarcat» s'affichent au tableau. Les élèves s'insurgent de devoir assumer des tâches ménagères dont les garçons s'affranchissent, dénoncent l'image des femmes renvoyée par la télé-réalité. Louise leur demande: «Est-ce que vous entendez des insultes qui sont spécialement adressées aux filles et pas aux garçons?» La réponse leur semble tomber sous le sens. Louise les encourage à en citer – elle n'est pas prof, la voie est libre.

«Sale pute», « salope », « sale chienne », enchaînent-elles. Une élève lève la main, mais veut être sûre: «Je peux le dire ou pas?» Elle rit, gênée. Puis lâche: «Suceuse de bites!» Louise note, puis interroge: «Il y a toujours l'idée que, pour une fille, avoir des rapports sexuels c'est quelque chose d'avilissant. Vous en pensez quoi?» La discussion bifurque sur l'injonction faite à ces demoiselles de rester vierges quand ces messieurs peuvent circuler en paix sur le boulevard du sexe.

A l'issue de ce brainstorming non mixte, filles et garçons se réunissent. Chaque groupe a noté trois phrases résumant sa session et trois questions à poser au sexe opposé. Le contraste est saisissant. Les premières affirment que les femmes ne sont «pas des bouts de viande» et demandent s'il est normal que leur parole soit remise en cause lorsqu'elles portent plainte pour viol. Les seconds constatent que «quand il y a un couple, les autres font des rumeurs pour le casser» et demandent si les filles trompent plus que les garçons. D'une manière générale, Ynaée en a fait le constat au fil de ses interventions: «Les filles courent derrière l'avancée des mœurs et, pour les garçons, c'est super difficile.

Ils voient que le train est parti.»

Les intervenantes n'ont pas pour mission de dresser des armées féministes dans les bahuts. Ce qu'elles proposent en premier lieu, c'est un espace d'échange et d'écoute, sans jugement. Il arrive que les adolescents parlent de pornographie, et c'est OK. Un garçon, un jour, a lâché: «Pendant un rapport sexuel, l'homme pénètre et la femme a mal.» Habitué à voir les actrices crier, il n'avait pas les clés pour décoder. «Ils n'ont personne à qui parler de porno. Quand on le fait avec eux, c'est un soulagement», assure Louise.

NOMMER SES ÉMOTIONS

Lors des séances avec les collégiens, les garçons abordent le sexe plus volontiers que les filles. Mais l'intérêt est aussi – surtout – de les aider à mettre des mots sur ce qu'ils ressentent. «Il n'y a pas d'endroit dans la société où on demande: "C'est quoi vos émotions?"» remarque Louise. Du coup, «quand ils sont en couple, ils ressentent des émotions qu'ils ne peuvent pas nommer». Ynaée rebondit: «Ils ont des règles morales qui engagent à la violence», comme cette évidence à leurs yeux que, lorsque l'on est en couple, on cesse de fréquenter des personnes du sexe opposé.

C'est là le cœur de l'action d'En avant toute(s) depuis sa création, en 2015: informer et aider les jeunes





Dans les locaux d'En avant toute(s), en avril. L'association a été créée en 2015.





au sujet des violences de couple, en utilisant leurs codes. *«Les campagnes de sensibilisation montrent des bleus, une robe de mariée déchirée, la morgue. C'est choc, c'est très efficace pour les dons, mais les jeunes femmes ne vont pas s'y reconnaître. Elles ont l'impression que ça concerne seulement la femme mariée de 35 ans qui a une maison dans les Yvelines et deux chats persans»,* résume Louise.

En intervenant dans les collèges et lycées, l'asso entend aider les adolescents à rééquilibrer les rapports à l'œuvre dans leurs relations. *«C'est parce qu'ils considèrent qu'ils peuvent dire "sale pute" dans un couloir qu'ils peuvent le dire dans le couple»,* note Louise.

Après leur avoir permis de sortir ce qu'ils enfouissaient en eux, les intervenantes mènent les élèves sur le cadre légal, expliquent ce qu'il est permis de faire ou non. Leur parlent du site qu'elles ont mis en place, commentonsaime.fr, de leur tchat anonyme, où ils peuvent faire part des doutes et interrogations qu'ils nourrissent au sujet de leur amoureux ou de leur amoureuse.

Après chaque intervention en classe, ça ne loupe pas : des élèves s'y connectent. ◀

«Les jeunes filles ne se reconnaissent pas dans les campagnes de sensibilisation.

Elles ont l'impression que ça concerne seulement la femme mariée de 35 ans qui a une maison dans les Yvelines et deux chats persans.»

Louise Delavier

de l'association En avant toute(s)

